

J'y étais !

Les coulisses de mon théâtre

Jean-Luc Moreau

J'y étais !

Les coulisses de mon théâtre

*Avec la collaboration de
Christian-Louis Eclimont*

Michel
LAFON

*Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.*

© Éditions Michel Lafon, 2013
11-13, boulevard Paul-Émile-Victor – Île de la Jatte
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.michel-lafon.com

À Matou (ma femme)
et
David,
Florian,
Romain,
Constant,
Esther,
Camille,
Anaïs
et Adèle (mes enfants).

*« Notre métier obéit à des règles très précises
dont on ne connaît rien. »*

Pensionnaire à Juilly

Saint-Mandé – Un père volage – Une mère effacée – Le pensionnat de Juilly – Un prêtre indigne – Circus 60 – Serge Barrello – La corde molle – Sampion Bouglione – Le renvoi de Juilly – Un miracle à Tibériade – Les oratoriens

Je n'aurai pas eu le temps d'user mes chaussures sur les trottoirs de la bonne ville de Nevers où je suis né : j'ai cinq ans lorsque mes parents déménagent en proche banlieue parisienne, à Saint-Mandé. Grâce au métier de mon père, médecin militaire, nous habitons un appartement de fonction situé face au bois de Vincennes, dans un lotissement appelé « Les maisons roses », fabriquées avec des petits graviers de cette couleur, sombres les jours de pluie, brillant de mille feux sous le soleil.

À chaque coin de rue, on croise des gradés en uniforme, la poitrine bardée de décorations, qui se saluent entre eux. Dès cette époque, avant même

LES COULISSES DE MON THÉÂTRE

de savoir ce qu'est le théâtre, à ma façon je suis déjà un homme de troupe. Cependant, cet univers qui me déplaisait ne m'a pas rendu antimilitariste, ni militariste d'ailleurs.

La première fois que j'ai vu mon père se mettre au garde-à-vous, aux Invalides, lors de son élévation au grade de chevalier de la Légion d'honneur, j'ai été choqué. Lorsqu'il a serré les talons, le visage droit, servile, devant son supérieur, j'ai éprouvé une certaine déception. Dans cette attitude, il y avait comme un déni de virilité, l'aveu d'une sorte de faiblesse qui m'offensait. Je pense que c'est depuis cette date enfouie dans ma mémoire que je me trouve dans l'incapacité d'agiter un drapeau en n'importe quelle circonstance. La soumission à une autorité, l'hystérie des concerts, un briquet balancé au bout de la main, la frénésie des matchs de foot et la *patriotardise* qui va avec, tout ça me rebute et m'exaspère.

Mon père était grand. Joueur de guitare, il avait toujours le mot drôle, cultivant des dons et des qualités qu'on ne prête pas forcément à un grand patron comme lui. Avec sa blouse de toubib ouverte sur son torse légèrement poilu, comme dans une caricature des séries américaines, son charme opérait sur les jeunes infirmières que je

PENSIONNAIRE À JUILLY

voyais papillonner autour de lui, toutes transformées en groupies.

À l'opposé, ma mère était sportive, ronde, directe, pas du tout énigmatique. Leur couple m'a toujours paru dépareillé.

Mon père s'était amouraché d'elle à vingt ans lorsqu'ils s'étaient rencontrés à Nevers. Au fil du temps, leurs rapports se sont tendus. Ils se heurtaient sans cesse, même pour des peccadilles. Dès que ma mère donnait un avis, il la contraignait comme s'il la trouvait idiote. Avec sa forte personnalité, il la maintenait sous influence. Il n'était pas bien à la maison. Mystérieusement, pourtant, il semblait s'accommoder de la situation. Enfin, presque. La famille lui pesait de plus en plus – tous mis dans le même lot, ma mère, mon frère, et moi.

Aujourd'hui, je m'aperçois que nous avons deux vies distinctes : l'une avec mon père, et l'autre sans lui, qui était plutôt très agréable.

En réalité, ma mère, je l'ai découverte plus tard, lorsque mon père a quitté la maison pour diriger l'hôpital militaire de Nancy. Joyeuse, elle se montrait complice de mon côté farceur. Peut-être avais-je, déjà, le goût inconscient de la mise en scène ? Pendant cette période, tel le héros d'*Harold et Maude*, j'organisais avec minutie des suicides selon divers procédés dont un, assez efficace, donnait l'illusion que je m'étais pendu. D'autres fois, je m'allongeais sur le sol avec un couteau qui parais-

LES COULISSES DE MON THÉÂTRE

sait fiché en moi, attendant le retour de ma mère, infirmière à la RATP. Pour varier les plaisirs, je m'amusais aussi à faire semblant d'être étranglé, la tête coincée dans la fenêtre à guillotine. J'étais très imaginaire et ma mère bien complaisante.

Profitant de l'absence de mon père, nous nous ménagions des fêtes culinaires. Pas très extraordinaires mais délicieuses, le plaisir consistant à découper finement une baguette de pain beurrée, et à la tremper dans un grand bol de chocolat. Mon Dieu que c'était bon !

Avec mon père, la communication se réduisait au minimum. Et rien ne laissait deviner qu'il avait une double vie.

Invariablement, il rentrait vers 20 heures et, s'asseyant en bout de table, proclamait : « Le soir, il faut dîner léger afin de dormir sans être encombré. Une salade, du fromage et un petit dessert, c'est suffisant ! » Mais un jour, coup de théâtre ! Tandis que nous l'attendions pour partager ce dîner frugal, un appel téléphonique nous apprit qu'il avait eu un accident de voiture. En fait, il revenait de chez sa maîtresse avec laquelle, régulièrement, il mangeait entrée et plat de résistance...

Nous avons compris alors que, ces deux plats engloutis, il fonçait au domicile conjugal afin d'enchaîner sur salade-fromage-dessert. Il roulait vite afin d'éviter que le processus de la digestion

PENSIONNAIRE À JUILLY

ne s'enclenche. Ce soir-là, il a été démasqué. Le conseil alimentaire qu'il nous prodiguait sans cesse n'était, en vérité, que l'alibi pour protéger femme et maîtresse... Raté !

La maîtresse de mon père était elle aussi infirmière. Il l'avait connue en Indochine, à Diên Biên Phu. Plus thérapeute que militaire, il avait été détaché là-bas comme médecin formateur d'un bataillon de trente soignantes. J'en avais déduit qu'il avait accompli une campagne « glorieuse » auprès de ces jeunes infirmières. Autant je peinais à imaginer qu'il ait pu être séduit par ma mère, autant je concevais qu'il l'ait été par cette femme lumineuse, avenante, douce. Car je la connaissais ! Je me rappelais que, lorsque j'étais petit, elle s'était montrée charmante avec moi, me comblant d'égards et de douceurs lorsque je la croisais. Une fois le pot aux roses découvert, j'ai compris les raisons de cette gentillesse.

*

* *

À l'âge de onze ans, je suis en sixième au lycée de Saint-Mandé où je me trouve très bien. Et voilà que mes parents décident de m'envoyer en pension chez les oratoriens, à Juilly, en Seine-et-Marne ! Je vis ce placement comme une déchirure, pire, un abandon. Un peu comme si, d'un commun accord,

ils avaient eu envie de se débarrasser de moi. Pour une fois, ils se rejoignaient, mais sur mon dos. Une décision que je ressens encore aujourd'hui comme étant contre nature et qui, *in fine*, acheva la dislocation de la famille. On ne met pas des enfants au monde pour les confier à des curés dans un pensionnat en Seine-et-Marne où la culture de la betterave dégage une odeur infecte ! Toute ma vie, j'ai souffert d'avoir été sacrifié à leurs problèmes de couple et j'en ai voulu à mon père de m'avoir exclu de son existence.

Quand on arrivait à Juilly, on découvrait une très belle statue de La Fontaine. Tout autour s'étalait un immense parc avec un lac, une piscine, et une grande bâtisse genre Demeures de France où l'on vient d'ailleurs, maintenant, passer des week-ends amoureux. Mais pour l'heure, les seules robes que nous apercevons sont celles des prêtres, stricts avec la discipline.

Dans ce pensionnat chic, très coûteux, spécialement destiné aux fils de famille ou aux réfractaires placés là selon des critères éducatifs et religieux d'un autre temps, ont déjà transité de futures célébrités, contestables ou non : Jacques Mesrine, Jean-Jacques Debout, Jean-Paul Goude et... Jean-Pierre Castaldi ! Un braqueur invétéré et trois artistes

PENSIONNAIRE À JUILLY

chevrons. Comme quoi, même sous tutelle, l'éducation mène à tous les destins.

Pour ceux que cette forme de vie dictée ne dérangeait pas, c'était le collège rêvé. En revanche, pour moi qui n'avais que onze ans, cette solitude sous contrainte ressemblait plutôt à une prison en plein air.

Tout y était surdimensionné.

Les dortoirs s'étendaient à perte de vue, avec quarante lits par section, des lits métalliques arrangés au carré dès l'aurore. Un décor de film, un peu. On se lavait dans un grand lavabo de trente mètres de long où les savons, propulsés comme sur une piste de bobsleigh, glissaient avant d'aller s'écraser sur le mur. Les escaliers étaient si larges qu'on pouvait les grimper à cinq ou six de front.

Nous étions tous encadrés de près, mais la hiérarchie des plus débrouillards, des plus délurés, des plus forts régnait. Au réfectoire, il fallait se battre pour obtenir du rab de frites. Pour la deuxième ration, quand le surveillant donnait un coup de sifflet, chaque chef de table se précipitait vers le guichet afin de récolter le surplus. Ça jouait des coudes, des pieds dans tous les sens, le ton montait. Le surveillant se remettait à siffler, mais cette fois pour nous ramener au silence complet, troublé seulement par la lecture de la vie des saints où il était question de sévices glorieux, d'abnégation, de sacrifice et de dévouement intégral à Dieu. Je

n'appréciais pas ce climat de masochisme, de douleurs consenties en vue d'une béatification problématique. Même si je ne connaissais pas grand-chose de l'existence, j'anticipais en pariant qu'elle ne valait que par le plaisir. Puceau encore mais déjà libertin !

Depuis, lorsqu'on évoque par hasard devant moi la vie d'un saint, l'odeur des frites de Juilly me remonte illico aux narines.

Pour les retours à la maison, deux types de sortie s'imposaient. L'une courait du samedi au dimanche soir, on partait et revenait en car, en costume bleu avec un petit calot sur la tête ; l'autre allait du vendredi au lundi, c'était la sortie d'honneur. Les deux sorties étaient réparties de la façon suivante : quinze jours après le début du mois, la sortie d'honneur, et à la fin du mois, la sortie traditionnelle.

La sortie d'honneur, je ne l'ai jamais décrochée.

Toujours puni. Nous étions une dizaine dans ce cas : un peloton de dix ou douze recalés solidaires, butés, insoumis face à l'ordre des robes noires.

Je rentrais donc chez moi une fois par mois seulement.

Je voyais très peu mes parents. C'était ma faute, certes : j'occupais le plus clair de mon temps à déconner. Pour tuer la grisaille. Parce que j'étais

PENSIONNAIRE À JUILLY

rebelle. Parce qu'il fallait tromper l'ennui et la rigueur. En réalité, je me punissais moi-même car, intérieurement, je n'avais qu'une envie, revoir mon père et ma mère plus fréquemment. Mais peut-être qu'en agissant de la sorte, je cherchais à créer un manque dont ils auraient eu à pâtir. Pour qu'ils viennent me chercher. Depuis, je sais que lorsqu'un enfant part en vville, souvent, c'est un appel au secours... parfois une preuve d'amour.

Lorsque, par chance, je mettais les pieds à Saint-Mandé, mes parents se montraient gentils, sans pour autant que mon éloignement semble les faire souffrir. Pour eux, l'Oratoire correspondait à la meilleure formule, garante d'une éducation vertueuse qui me guiderait jusqu'aux grandes écoles. Lesquelles ? Je n'en avais aucune idée. En tout cas, il était hors de question que je prenne la même direction professionnelle que mon père. Le métier de la santé m'évoquait surtout des images de maladie, de blessures, de corps douloureux alors qu'instinctivement, j'étais rassuré par l'esthétisme et le beau.

Ni excellent ni cancre, intéressé par la liturgie, je me penchais sur les Textes avec soin. Déjà séduit par la théâtralité du rituel religieux, captivé par le sens qui se dégageait des Épîtres, des psaumes, je peaufinais inconsciemment une méthode de compréhension propre au métier qui s'imposerait à moi plus tard : comédien. C'est à cette époque que

LES COULISSES DE MON THÉÂTRE

remonte ma passion pour le Nouveau Testament, dont j'adaptais des passages pour des pièces de théâtre rêvées.

Rompu au latin liturgique, élevé au rang de grand cérémoniaire, j'avais conquis le droit de servir la messe aux évêques. Le décorum, les costumes, les lumières, les mots chuchotés, la parole qui résonne sous les voûtes, tout ça me plaisait bien. Mais, incurablement, le plan de Dieu m'échappait. Je n'allais donc pas entreprendre une carrière dans les ordres. D'ailleurs, ça ne m'avait jamais effleuré.

Pendant ces longs mois où je n'avais aucun accès à un autre univers que celui de la pension, je n'ai pas échappé à la pression d'un prêtre pédophile. Rond, une peau douce, imberbe, il nous confessait le plus religieusement du monde et, à la fin, nous prenait sur ses genoux en nous donnant des conseils de vie, de bons conseils, d'ailleurs. Sauf qu'en même temps, il approchait une main de notre braguette et, tout en nous berçant, en profitait pour nous masturber.

Je n'étais pas la seule victime de cette situation, et nous n'osions rien dire. Un jour pourtant, l'un d'entre nous, un peu moins honteux que les autres, décida de témoigner. Le prêtre a été « déplacé » ! La hiérarchie a étouffé l'affaire.

On était en 1956.

PENSIONNAIRE À JUILLY

Par la suite, je me suis dit qu'il fallait se montrer très méfiant à l'égard de ces histoires-là, en tout cas quant à la façon dont on les raconte. Les confessions du prêtre, si je veux être franc, je ne détestais pas. Et je ne peux pas soutenir qu'une part de moi n'était pas consentante. Pour preuve, lorsqu'en discutant avec mes copains on a décidé de balancer notre curé aux mains baladeuses, après coup, j'ai eu l'impression de l'avoir trahi. De quelle nature était cette tolérance que j'avais à me laisser tripoter ? La question reste posée. Jusqu'où avais-je été complice ?

À Juilly, mon frère de pension s'appelle Serge Barrello. Ses parents gèrent un cirque, le Circus, dont le titre évolue au cours des années : Circus 57, Circus 58, etc. Un énorme chapiteau, un six-mâts, dont le Monsieur Loyal n'est autre que Roger Lanzac, présentateur vedette de « La Piste aux Étoiles » à la télévision, l'homme qui a d'énormes poches sous les yeux et, de notoriété publique, une femme dans chaque ville. Un véritable don Juan, ce Monsieur Roger !

Les parents de mon ami Serge l'ont collé à l'Oratoire dans l'espoir qu'il devienne pharmacien. Mais, victime de ses gènes, il ne poursuit qu'un but : être acrobate. C'est lui qui m'a initié à l'art de la corde molle dont je me suis servi plus tard,

quand j'ai joué *Barnum* au cirque d'Hiver. Des journées à glisser sur un fil d'acier, chutant mille fois et recommençant inlassablement. Le fil suspendu à cinq centimètres du sol puis qu'on élève à vingt, trente, et encore jusqu'à un mètre et deux. Le vertige est là mais il faut progresser vaille que vaille. Et avec style, de préférence. Serge y accomplit des doubles sauts périlleux arrière et d'autres prouesses qui lui ouvriront, à l'âge adulte, les portes d'une grande carrière de danseur sur fil à Los Angeles et à Las Vegas.

Grâce à ses histoires de forains qui me font rêver, aux aventures qu'il me décrit et que nous allons vivre ensemble, il adoucit mon sort à Juilly.

Pendant trois ans, à l'occasion des vacances d'été, Serge et moi intégrons la tournée du cirque Bouglione. Avec le Suisse Knie, le Bouglione est l'un des deux cirques les plus importants de France. Y triomphe l'illustre clown Achille Zavatta, que je peux approcher, ébloui.

Trois mois sans famille. Je suis heureux, épanoui dans un monde fascinant, avec des acrobates, des jongleurs, des clowns, des dresseurs, des fauves, comme dans les livres illustrés. Un monde qui fonctionne avec ses superstitions, accordant de l'importance à des signes et donc, forcément, un peu magique. Un monde de labeur, chacun à sa place pour y tenir son rôle, souvent dangereux.

PENSIONNAIRE À JUILLY

Nous vivons dans une petite roulotte au rythme quotidien des déplacements de ville en ville. J'entends encore, le soir, après le spectacle, le bruit des chaises que les garçons de piste se sont empressés de plier et qui tombent sur le sol avant d'être embarquées dans les camions, ou le ronflement des élévateurs en train de charger la piste. Puis, d'un seul coup, alors que le sommeil nous gagne, les petits cadres se mettent à trembler sur les parois de la roulotte, signe que nous sommes en partance.

Le matin, dans une autre bourgade, nous nous réveillons au son des pieux enfoncés à une vitesse record par quatre colosses maniant leur masse avec une dextérité sans pareille. Je me trouve un peu comme dans le roman d'Hector Malot, *Sans Famille*, embarqué avec une troupe de saltimbanques qui m'ont reçu comme un de leurs fils et pris en affection.

Là encore, mon souvenir bloque au-dessous de la ceinture. Mais sans dissimulation, pas comme à Juilly, juste un pur moment de découverte dans le cadre de mes observations anatomiques. Car Sampion Bouglione possède une caractéristique que bien des hommes attachés à leur intimité pourraient lui envier : il est nanti d'un membre énorme, comme une trompe, ce qui après tout, dans un endroit où coexistent des éléphants qu'il dresse, ne détonne pas vraiment. Un truc bluffant pour

les mêmes que nous sommes, Serge, ses cousines, ses cousins et moi.

Nous, les garçons, ça nous complexe plutôt, nous nous demandons si nous pourrions jamais égaler cet athlète de l'entrejambe, toujours prêt à exhiber sa rareté pour nous distraire sans arrière-pensées malsaines. Un hercule toujours disponible pour un spectacle improvisé quand il déboule et qu'avec sa voix grasseyante il lance : « Alors, ça vous ferait plaisir de la voir ? » Nous, en chœur : « Oui ! – Bon, allons-y ! » Et là, comme s'il allait se jeter dans le vide, se concentrant, allant d'un pied sur l'autre, puis baissant d'un geste vif sa braguette, d'une main avisée, il extrait son engin. Un moment de sidération pour nous tous, garçons et filles réunis face à cette curiosité.

De retour à l'Oratoire, à la rentrée, avec Serge, la vie quotidienne nous paraît bien fade. Comment peut-il en être autrement quand après le temps des lampions, de la liberté, des costumes bariolés, revient celui des robes noires ?

J'ai grandi. Mon caractère s'affermi. Et je tolère de moins en moins les contraintes, la discipline. Je n'ai plus envie d'être dominé dans cet univers quasi militaire. Je me mutine.

Je suis viré de Juilly.

PENSIONNAIRE À JUILLY

Ces années d'éducation religieuse n'ont pas atteint leur but. Je ne crois plus, je me retrouve sans attaches, flottant, de passage mais libre.

*

* *

Je ne « crois » pas.

Pourtant, même athée – à chacun son paradoxe –, depuis que la télévision les diffuse et dès l'adolescence, je n'ai jamais manqué, le dimanche matin, les émissions religieuses. Je commence par les bouddhistes et j'enchaîne avec les protestants, les musulmans, les juifs et les catholiques, selon l'ordre du jour. Quelle chance de croire ! Quel confort ! Je suis fasciné par la capacité d'un croyant à pouvoir déposer son destin dans un concept. Quand l'un d'eux me parle de sa foi, quelle que soit sa chapelle, je le dévisage comme un zombie. Je ne cherche même pas à discuter. J'écoute.

L'aspect fantastique de la religion m'intrigue, m'amuse. Les miracles, j'adore. Ce sont quand même des blagues formidables. Multiplier les poissons, les pains !

Des années après mon séjour chez les oratoriens, lors d'une tournée de la Comédie-Française en Israël, avec Catherine Hiegel, nous décidons un jour de nous rendre sur les Lieux saints. En ville, un type, plutôt du genre hâbleur, qui a dû repérer

nos mines de touristes, nous aborde pour nous proposer de nous emmener au lac de Tibériade. Nous acceptons et faisons donc un tour sur le lac. Lorsque nous débarquons sur la rive, le type, marrant comme tout, se met en devoir de nous expliquer un miracle par la réalité des faits. Pourquoi pas ? Le défi est gonflé. Et rien que pour ce motif, il vaut d'être relevé. À ce moment-là, le lac s'étale devant nous, calme, frissonnant à peine sous quelques vaguelettes. Rien de bien spectaculaire. Nous nous demandons un peu ce à quoi nous sommes venus assister.

Soudain, un orage se déchaîne, inattendu, puissant. Des vagues importantes se mettent à rouler sur le lac, évocatrices d'une mini-tempête. Au bout de dix minutes de rares turbulences, notre guide se met à faire de grands gestes, adressés aux éléments agités. Et voilà que l'orage s'arrête et que les eaux s'apaisent ! Pas peu fier, notre thaumaturge nous déclare :

– Voici devant vos yeux, pour vous spécialement, le miracle de Jésus répété !

Catherine et moi restons ébahis. Ensemble, nous balbutions :

– Comment a-t-il fait ?

Là, notre guide, toujours aussi sûr de lui, nous livre sa conclusion.

– C'est simple, Jésus connaissait très bien son pays et il savait que sur ce lac les tempêtes durent

PENSIONNAIRE À JUILLY

au plus dix minutes, un quart d'heure. Mais comme il était suivi de mecs qui n'étaient pas du coin, il les embobinait en leur assurant : « Dans un quart d'heure, parce que je le veux, ça va se calmer. » Et ça se calmait.

Dans le contexte, sa démonstration sur les dessous d'un prétendu miracle nous avait ravis, et convaincus qu'en des temps reculés des gens s'étaient proprement laissé abuser par un spectacle réglé. Et que là où les disciples avaient voulu retenir un phénomène surnaturel, il n'y avait qu'un trucage opportun.

Alors, question : « Jésus et ses miracles : intox ou info ? »

Voilà un doute qui, si je l'avais émis à Juilly, m'aurait valu de rater encore quelques sorties d'honneur.

Loin de cette anecdote équivoque, les oratoriens mais surtout les jésuites m'ont fait assimiler que, dans l'ordre d'un débat, il est impératif d'essayer d'accepter et de comprendre l'autre. Pour moi, plus qu'une règle, c'est devenu une philosophie et Voltaire est venu compléter ces principes en disant : « Je déteste vos idées mais je suis prêt à mourir pour votre droit de les exprimer. » Que l'autre formule des idées, et qu'il puisse les exprimer, garantit de pouvoir défendre ses propres convictions. Ça m'a

LES COULISSES DE MON THÉÂTRE

beaucoup aidé, dans mon métier de metteur en scène, de pouvoir suggérer à qui émettait une opposition : « Oui, c'est possible, tu as raison, mais on peut faire aussi comme ça ! »

Ce qui me semble le plus complexe dans ce métier de « metteur en scène », c'est peut-être simplement cela : convaincre. Convaincre pacifiquement l'autre (le comédien) que ce qui est bon pour son rôle est ce que je veux... moi !

Et pour parfaire cette approche de la direction d'acteurs, le jeu des échecs m'a fait admettre que savoir reculer était souvent une tactique efficace pour mieux avancer.

Même si je me sens loin des règles de Juilly, celles que je me suis forgées, ensuite, en dépendent directement. Dans la vie, il n'y a pas de miracle, il n'y a que du travail et de la stratégie.

Les grandes manœuvres

*Rocroy-Saint-Léon – Roger Vrigny –
Chroniqueur littéraire – Les grands écrivains –
Marcel Proust – Le conservatoire du
X^e arrondissement*

J'ai seize ans. Finalement, après bien des hésitations, face à l'insistance de mes parents, les oratoriens consentent à me reprendre. Mais à Rocroy-Saint-Léon. À Paris, dans le X^e arrondissement. C'est déjà mieux.

Là, en seconde, je retrouve des élèves avec lesquels j'usais mon uniforme à Juilly. Cette fois, je pénètre dans la vraie vie. L'école ouvre sur la rue, avec des vrais gens, ce qui pour moi n'est pas banal. Et puis l'établissement est mixte. Il y a des filles – les filles absentes de mon enfance et qui me manquent.

Comble de bonheur, près de l'école se trouve un café, le Rallye, avec un étage où je passe des heures merveilleuses. J'y respire le parfum des jeunes

filles. Je me souviens de l'une d'elles en particulier, grande, longiligne, dont j'étais amoureux et qui me snobait, se défilant face à mes avances. Mais, surtout, elle avait eu cette phrase qui m'avait absolument déprimé : « Tu seras beau à cinquante ans. » Trente-quatre ans à attendre pour un câlin ! J'ai perdu patience.

À Rocroy, ma plus grande chance au rendez-vous du destin tient à ma relation privilégiée avec mon professeur de lettres, l'écrivain Roger Vrigny. Que détecte-t-il en moi qui l'engage à me conseiller d'aborder le théâtre ? Est-ce parce que je ne suis pas trop mauvais en dissertation ? Parce que je manifeste un réel intérêt pour les lettres ? Peut-être juge-t-il que ces deux attraits, ajoutés à ma nature insolente, doivent mériter d'être exploités dans l'univers de l'art dramatique ? Admettons.

En 1966, écrivain reconnu, Roger Vrigny publie chez Gallimard. Auteur de plusieurs romans renommés, il a obtenu le prix Femina, en 1963, avec *La Nuit de Mougins*. Plus tard, en 1979, il me dédia *Un ange passe*, dans lequel il s'interroge sur un pan désespéré de la jeunesse tenté par le terrorisme, et où l'un des héros, ne pouvant changer le monde, se montre plus inspiré pour le détruire. Il s'était peut-être souvenu du jour où je